

R 8  
HONORÉ 'FARAT' †

# PERSIGNY

*UN MINISTRE DE NAPOLÉON III*

1808-1872



HACHETTE

2L  
2BA  
1L

211A

HONORÉ FARAT

PERSIGNY

UN MINISTRE DE NAPOLEON III

**PERSIGNY**

*UN MINISTRE DE NAPOLEON III*

1808-1872

67

6 Ln<sup>27</sup>

86455

HACHETTE  
DL - 1 1 12 1957 - 1 4 4 0 9

PERSIGNY

DU MINISTRE DE NAPOLEON III

1808-1872

HONORÉ FARAT

# PERSIGNY

*UN MINISTRE DE NAPOLEÓN III*

1808-1872



HACHETTE

DL - 11 12 1887 - 14409

HONORÉ FARAT

PERSIGNY

UN MINISTRE DE NAPOLEON III

1808-1875



© Librairie Hachette, 1957.

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

HA

*A MA FEMME*

XXXXX AM A

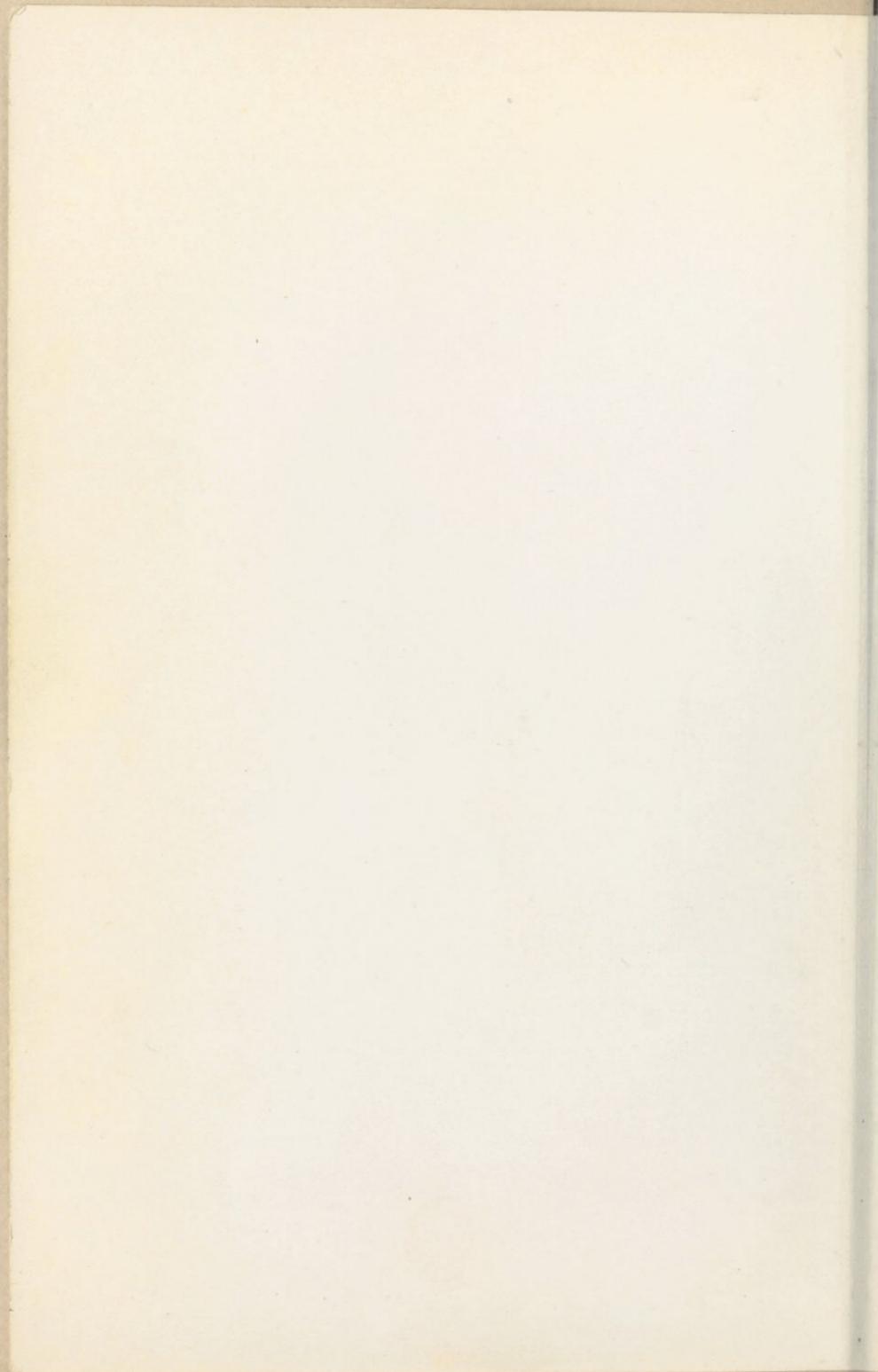
St. Louis, Mo.  
Nov. 10, 1892  
The National Academy of Sciences





PERSIGNY (1808-1872).





## CHAPITRE PREMIER

### L'ENFANCE — LA JEUNESSE — LA VOCATION BONAPARTISTE (1808-1835.)

**A** SAINT-GERMAIN-L'ESPINASSE, paisible bourgade forézienne étalée non loin de la Loire à deux lieues au nord de Roanne, naissait le 11 janvier 1808 Jean-Gilbert-Victor Fialin, le futur duc de Persigny. La joie qui entoure d'ordinaire les berceaux était absente du foyer. Antoine-Henri-Louis-Marie Fialin, le père, avait depuis quelques jours abandonné sa femme et son premier fils Henri pour s'enrôler sous les aigles napoléoniennes ; il devait trouver la mort en 1812 à Salamanque, sans avoir jamais vu son cadet. Ruiné par des spéculations malheureuses, il avait laissé les siens dénués de ressources.

Contrairement à l'usage, ni le parrain, ni la marraine, oncle et tante du côté maternel, n'assistèrent au baptême qui eut lieu le même jour ; deux domestiques les représentèrent devant les fonts baptismaux.

La mère, née Anne-Marie de Girard de Charbonnières, descendait d'un sieur Pierre Girard, maître d'hôtel au service de quatre rois successifs et que Henri III avait anobli en 1585. On trouve dans sa lignée des gens d'épée, dont un maréchal de camp, gouverneur de la ville de Saint-Denis, des ecclésiastiques, deux receveurs généraux des Finances.

Durant le passage de Persigny au pouvoir, des publicistes empressés ont rattaché sa famille pater-

nelle à un Fialin d'origine dauphinoise anobli en 1411 par Louis II, roi de Jérusalem et de Sicile. Pour nous tenir aux certitudes, nous dirons que les Fialin étaient fixés en Forez dès les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Au siècle suivant, Antoine Fialin, notaire royal à Crémeaux, procureur fiscal, se rendit acquéreur de diverses rentes nobles, prit le titre de seigneur des Raynauds et se réserva le manoir de Persigny. Parmi ses douze enfants il faut citer Louise-Marie, Antoine-Henri qui fut notaire royal, grand-père du duc, et Jean.

Louise-Marie, religieuse, femme de tête, cultivée, fut élue en 1791 supérieure des ursulines de Montbrison et rédigea des mémoires pour soutenir les droits de sa communauté. Elle et la plupart de ses filles se déclareront « inviolablement attachées à leur état et jalouses d'exécuter les vœux qu'elles ont faits à l'Être Suprême ».

Son frère Jean Fialin, né en 1743, adopta lui aussi l'état ecclésiastique. Vie tumultueuse que la sienne ! A l'âge de trente-quatre ans, il fut privé de sa cure de Marcilly-le-Châtel<sup>1</sup> (Loire) pour avoir versé dans le jansénisme convulsionnaire et « obtenu sur sa servante l'anesthésie d'une crucifixion ». La Révolution de 1789 le compta parmi ses adeptes. On le vit orner sa signature des trois points symboliques, se lier d'amitié à son compatriote le conventionnel Javogues et lui dénoncer des religieux suspects d'« aristocratie ». Il ne rompit pas pour autant avec les convulsionnaires, ce qui lui valut d'être arrêté à Trévoux, où un procès-verbal de la maréchaussée le décrit comme « une espèce d'abbé d'assez mauvaise mine, au ton impérieux, moqueur et colère ». Nous le retrouvons plus tard à Paris, secrétaire greffier de la section Mucius-Scaevola (section du Luxembourg). En 1794 il organisa, de la capitale, l'exode de ses disciples exaltés de la Loire vers la Palestine, où l'on se proposait de fonder la république de Jésus-Christ, sans roi ni prêtres.

1. Aujourd'hui Marcilly-le-Pavé.

Pour juger cette extravagance, il faut la situer dans son époque. Bien des esprits, troublés par la tourmente révolutionnaire, offraient un terrain facile aux plus singulières prédications ; les sectes proliféraient. La police eut tôt fait de mettre fin à l'équipée de nos Foréziens, en se saisissant des malheureux illuminés qui, rassemblés avec leurs hardes sous les sapins d'un massif du Mont Pilat, non loin de Saint-Etienne, attendaient, avant de prendre leur route, l'apparition du prophète Elie.

Une fois terminé le rôle des sections révolutionnaires, l'ex-curé Fialin, marié, s'installa marchand de vins puis cabaretier à Bercy, d'où les autorités l'arrachèrent en 1806 pour l'exiler à Nantes, sans doute à la suite de mesures générales prises contre les jansénistes et les sectes.

Persigny, on le voit, avait de qui tenir. Le tempérament comme le goût de l'aventure ne manquaient pas chez les Fialin. Le futur duc naquit d'un mariage qui ajouta encore un épisode romanesque à l'histoire de la famille. Son père, Antoine-Henri, neveu du curé Fialin, s'était épris d'Anne de Girard de Charbonnières. La famille de la jeune fille, sceptique non sans raison quant à l'avenir du prétendant, s'opposait à l'union des deux jeunes gens. Antoine-Henri ne renonça pas. Il arriva à cheval une nuit sous les fenêtres de la chambre où reposait sa belle. Un coup de sifflet, une escalade de balcon, une rapide descente à la corde et Anne-Marie fut en croupe, vite enlevée par l'impatient cavalier. M. de Girard de Charbonnières n'aimait pas le scandale ; il se résigna au mariage.

Jean-Gilbert-Victor Fialin, le futur duc, né de cette union, semblait, avec son frère, voué à la misère dès son entrée dans la vie. Fort heureusement ses oncles, les Girard, aidèrent tant bien que mal leur sœur à élever ses deux fils. Ce fut pourtant la gêne.

Par insouciance ou par inaptitude, on ne sait, Mme Fialin paraît bien ne s'être que médiocrement occupée de ses enfants. Il arrivera plus tard à Persigny, peu enclin cependant aux confidences touchant

ses premières années, de parler — très rarement — de sa « jeunesse sans guide », d'une tante considérée presque comme une mère, et d'évoquer l'enfant violent qu'il était, prompt à la querelle, plus prompt encore au repentir.

\*\*

Les Girard de Charbonnières étaient attachés aux Bourbons. Victor aurait grandi dans une atmosphère de fidélité exclusive au trône et à l'autel, si l'un de ses cousins, ancien sous-préfet de l'Empire à Marvejols, Camille d'Espagny, qui vivait à deux lieues de Saint-Germain-l'Espinasse, dans son château de la Grye, n'avait de temps à autre ressuscité devant ses yeux émerveillés la grande épopée napoléonienne.

En 1823, sur l'intervention d'un allié de la famille, Chabrol de Volvic, préfet de la Seine, Victor, âgé de quinze ans, fut admis comme boursier en classe de troisième au collège royal de Limoges. Son bagage ne dépassait pas les rudiments acquis à l'école du village. C'était peu, mais l'enfant était curieux d'esprit, studieux, intelligent, bon élève, si bien qu'à la fin de la seconde son nom figure en bonne place au palmarès avec, notamment, le deuxième prix de grec et le deuxième prix d'histoire.

Faute d'argent, sa mère ne put alors le laisser au collège. Quel garçon de dix-sept ans, avide comme lui de connaissances, aurait allégrement abandonné là des études déjà couronnées de succès ? Fialin jugeait de toutes choses ; ses réflexions furent amères sur un ordre social qui réservait à certains le bénéfice de l'instruction. Contre le sort inclément, il se promit une revanche : il comblerait lui-même les lacunes que lui laissait l'école prématurément abandonnée.

Plus tard, lorsque la fortune lui sourira, il conservera le souvenir de ses premières années vécues dans la médiocrité ; il songera à ceux qui, moins heureux,

n'ont pu s'en évader, et c'est au peuple qu'il réservera ses profondes sympathies.

A l'âge où pour ses condisciples s'ouvrait la classe de première, il eut donc à gagner sa vie. Que faire ? L'armée l'attirait-elle ? Ou bien l'ex-sous-préfet Camille d'Espagny, ancien hussard, fut-il, par ses conseils, à l'origine de l'orientation de Jean-Gilbert-Victor Fialin qui, le 24 janvier 1826, signait, à la mairie de Saumur, son engagement volontaire et entrait le lendemain à l'École de cavalerie ? Il avait dix-huit ans et demi. Les registres matricules nous le dépeignent : « Taille 1 m 69, visage ovale, front large, yeux gris, nez moyen, bouche grande, cheveux et sourcils châains. » A l'issue des deux ans de stage il sortait, nous disent certains de ses biographes, avec le numéro un de sa promotion.

\*  
\*\*

Une décision ministérielle du 12 octobre 1828 affecta Fialin, promu maréchal des logis, au 4<sup>e</sup> régiment de hussards. Son âme sensible s'accommoda mal des inévitables rudesses de la caserne. En 1841, il les jugera encore avec une extrême sévérité : « ... La vie du régiment, la plus déplorable, la plus fatale qu'un jeune homme puisse subir au commencement de sa carrière, s'il ose, après la perte de plusieurs années perdues à des habitudes grossières et vulgaires, prétendre à être autre chose qu'un soldat. »

Sans doute aussi, l'ambition fort légitime qu'il nourrissait déjà n'était-elle pas étrangère à son aigreur. Il méritait mieux, il le savait, que l'état de sous-officier. Ces sentiments divers, mêlés à l'enthousiasme de la jeunesse, devaient peu à peu l'éloigner de la monarchie déclinante. Ses oncles lui faisaient entrevoir une nomination aux gardes du corps de Charles X. Mais une autre influence s'exerçait sur lui, toujours présente et ardente : celle de son capitaine, Kersausie.

Neveu du célèbre La Tour d'Auvergne, premier

grenadier de France, cet officier, ancien élève lui aussi de l'Ecole de Saumur, avait le goût de la conspiration. En 1823, lieutenant au 4<sup>e</sup> hussards, il s'était affilié aux « ventes » de carbonari. Rendu plus tard à la vie civile après la révolution escamotée de 1830, Kersausie ne cessera de poursuivre une existence d'agitateur. Mai 1848 et juin 1849 le trouveront dans les rangs de l'insurrection. Avec Raspail, il animera le Comité secret des Droits de l'Homme, connaîtra la prison puis l'exil.

A Pontivy, où le 4<sup>e</sup> hussards tenait garnison au quartier Clisson, Kersausie lia connaissance avec Fialin. Beaucoup d'affinités entre les deux hommes : même goût pour les complots, les aventures ; Kersausie exéçrait le régime fertile en inégalités sociales que Fialin supportait mal. Sans grands efforts, le capitaine en fièvre de prosélytisme acquit sur le jeune maréchal des logis, de dix ans son cadet, un facile et rapide ascendant qui gagna pour un temps le sous-officier à la cause républicaine.

Juillet 1830. Paris s'insurge. A peine les nouvelles de la capitale sont-elles parvenues à Pontivy que Kersausie et Fialin décident d'entraîner le 4<sup>e</sup> hussards à la révolte. Ce sont leurs premières armes dans la carrière d'agitateur. Fialin se charge de la propagande dans les chambrées ; il exhorte les hésitants et distribue les cartouches prélevées d'office au magasin. Il y a différentes versions sur ce pronunciamiento en miniature. Ce qui paraît certain, c'est que les instigateurs, dans leur enthousiasme, se proposaient de marcher sur Paris. Téméraire entreprise. En fin de compte, n'ayant pu entraîner tout le régiment, on dut se contenter d'un « commando » qui parvint en rangs clairsemés jusqu'à Vannes où Kersausie fit arborer le drapeau tricolore.

Faut-il s'étonner, comme on l'a fait, que le gouvernement de Louis-Philippe n'ait témoigné aucune reconnaissance aux deux hommes pour leur participation à une rébellion fomentée contre Charles X ? Il n'ignorait point que le mouvement s'inspirait du seul dessein de porter en terre la royauté pour lui

substituer la république. Au mois d'août, devant le 4<sup>e</sup> hussards rassemblé, un général inspecteur spécialement dépêché de Paris réprimande Kersausie et Fialin tenus pour responsables de l'équipée de Vannes. Quelque temps après, Kersausie était destitué.

Fialin, jugé, lui aussi, irréconciliable avec le régime, était rayé des cadres de l'armée le 14 octobre 1830. Point final à sa carrière de hussard qui aura duré quatre ans et dont, au cours de son existence politique ou diplomatique, de distingués adversaires se plairont, avec malice, à évoquer à tout propos le souvenir. Autour des trafics de Morny, les salons feront le silence, tandis qu'ils puiseront dans les modestes débuts de Persigny, représenté comme un soudard sans éducation et sans culture, matière à d'incessantes railleries. Peu important les origines de la fortune de Morny ; il est élégant, il est fastueux, l'indulgence du Faubourg Saint-Germain lui sera acquise. Persigny, ambassadeur ou ministre, restera pour la bourgeoisie de l'époque un sous-officier de cavalerie.

\*  
\*\*

Renvoyé de l'armée, Fialin regagne Saint-Germain-l'Espinasse, aux prises une fois de plus avec le difficile problème du gagne-pain. Sans métier, sans diplôme, où se caser ? Il souhaite une situation conforme à ses goûts, à ses aptitudes. Les ressources de la région roannaise ne lui offrent rien qu'il juge à sa mesure. En désespoir de cause, il regarde bientôt vers Paris, comme tant d'autres jeunes hommes de l'époque, séduits les uns par l'appât de l'argent, les autres par l'attrait d'une grande cause à servir.

Dans la capitale, ses recherches restent sans succès. Fialin n'a plus qu'un recours : la mort dans l'âme, il se résigne à solliciter du ministre de la Guerre sa réintégration dans l'armée. Une décision du 2 juillet 1831 l'affecte au 3<sup>e</sup> hussards, alors qu'il avait exprimé le désir d'être réintégré dans son ancien

régiment. C'est un affront qu'il ne peut souffrir. Les registres militaires nous disent : « Ne semble pas avoir rejoint, ne figurant pas à la matricule du corps. »

Toujours sans argent, il reprend le chemin du Forez, où il vivra de subsides de sa famille et de médiocres profits tirés de besognes subalternes. Pendant plus d'un an, il se livra surtout à l'étude, moins pour y puiser une consolation à ses revers que pour satisfaire son besoin d'activité. Ses rêves d'ambition, non plus que ses convictions républicaines acquises à l'école de Kersausie, ne se sont évanouis. Avec l'ardeur de la jeunesse, il est auprès de son cousin d'Espagny l'avocat de la liberté et de la souveraineté populaire. L'ancien sous-préfet, propriétaire terrien, gardait sa foi bonapartiste. Le jeune homme trouvait toujours auprès de lui le meilleur accueil. Au cours de longues promenades, tantôt dans le parc de la Grye, tantôt aux alentours, dans les chemins pierreux qui sillonnent les collines hérissées de vignobles, la controverse allait bon train entre les deux anciens hussards. D'Espagny, homme d'esprit, indulgent, affectueux, écoutait son bouillant cousin chez qui les idées jaillissaient à flots. Puis, avec beaucoup de gentillesse, il risquait des objections, d'abord en touches légères pour ne point heurter, ensuite plus appuyées, plus insistantes. Avec un art consommé, il faisait revivre la prestigieuse figure de Napoléon, magnifiait la légende impériale, retraçait les marches victorieuses qui promenèrent de capitale en capitale le drapeau tricolore. Et puis, intarissable en anecdotes, il contait les trahisons de maréchaux, l'exil à Sainte-Hélène, l'agonie, la mort de l'Aigle. Sentimental et patriote, Fialin était sensible à l'évocation de tant de gloire et de tant de souffrances. Son hôte n'ajoutait-il pas, aussi, que l'Empereur avait été l'héritier de la Révolution ? Rude épreuve pour les opinions républicaines, fraîches encore, de l'ancien maréchal des logis qui en vint, peu à peu, à balancer entre le bonapartisme et la république.

Il en était là de son évolution lorsque, sur la recom-

mandation du maître de la Grye, un protecteur survint en la personne du baron Baude, Forézien, ancien sous-préfet de l'Empire, dont la Restauration avait fait un préfet et la monarchie de Juillet, un conseiller d'Etat. Cet important personnage, fidèle au moins à ses amis, et désireux d'obliger son ancien collègue de Marvejols, fit proposer à Fialin le choix entre deux situations : l'une dans les forêts, l'autre dans les douanes.

\*  
\*\*

Fonctionnaire ? L'humeur bohème de Fialin tenait pour négligeable l'assurance d'une rémunération décente procurée par un emploi stable. Ignorant tout de l'administration, il en imaginait le personnel exempt de responsabilités, dispensé d'initiative, astreint à des tâches invariablement monotones, sans intérêt pour qui les accomplit. Décidément la vocation lui manquait.

Il s'en ouvrit à son cousin. Ce qu'il désirait, expliqua-t-il sans modestie, c'était une carrière où son activité pourrait s'exercer dans des domaines très divers. Sa dure existence, privée depuis l'enfance des douceurs familiales, ses déboires, ses études personnelles avaient fortifié cette confiance en soi qui était dans sa nature. Pourquoi ne serait-il pas journaliste ? La carrière l'attirait. Il était naïvement convaincu de parvenir très vite à s'y faire apprécier.

D'Espagne ne demandait qu'à être persuadé. Avec précaution, il dit à Baude la répugnance de Fialin pour le service des douanes ou celui des forêts ; puis il exposa les mérites de son cousin, insista sur son intelligence, sa passion du travail, sa culture, l'originalité de ses vues et de son caractère. Sceptique mais intrigué, le baron voulut connaître l'objet de tant d'éloges. Il le convoqua à Paris. L'impression fut bonne : « J'ai reçu votre protégé qui m'a paru intéressant par la nature de son esprit. » Fialin fut promu journaliste.

Commence alors, pour le futur duc de Persigny,

une période sur laquelle nous aimerions avoir plus de détails. Nous en savons assez cependant pour sentir que ce fut la plus curieuse de sa vie, celle où le roman prélude à l'histoire. Pour ces années qui vont de 1833 à 1848, si l'on en excepte des lettres écrites de la forteresse de Doullens ou de l'hôpital de Versailles, il ne nous reste aucune correspondance de Fialin. Les Archives nationales n'ont à peu près rien recueilli. La police de Louis-Philippe ne s'est-elle, en dehors des affaires mêmes de Strasbourg et de Boulogne, jamais préoccupée des agissements en France du turbulent personnage ? Le tenait-elle pour inoffensif ? Les dossiers qui le concernaient ont-ils été détruits en 1871 dans l'incendie de la préfecture ? Ou bien Persigny, en s'installant plus tard au ministère de l'Intérieur, a-t-il, selon une tradition qui n'est probablement pas morte après lui, fait disparaître des papiers dont il estimait que la postérité n'avait que faire ?

\*\*

Le baron Baude était homme de ressources. Très répandu dans les milieux de la presse, il consacrait ses loisirs à une collaboration plus ou moins régulière à divers quotidiens. Sur sa recommandation, Fialin allait écrire quelques petits articles pour *Le Temps* que dirigeait encore le jeune Léon Faucher. Une des feuilles les plus lues de l'époque, *Le Courrier français*, organe de l'opposition libérale, lui ouvrit ses colonnes où sa prose voisina avec celle d'hommes éminents comme le publiciste Cormenin et l'historien Mignet. Il participa aussi à la rédaction d'une correspondance destinée à des journaux légitimistes. Fialin était comblé. Il lui plaisait d'avoir rompu avec la monotonie de la vie de province. Sûr de son talent et de son jugement, il comptait bien atteindre à la renommée.

Ici apparaît la première manifestation d'un esprit de gloriole puérile qui ne devait jamais l'abandonner : il prend le nom de Fialin de Persigny. Etrange

paradoxe ! Cet homme, au cœur plébéien, allait toute sa vie se montrer entiché de distinctions honorifiques, de titres de noblesse, de couronnes et de blasons.

Sans couleur politique, ses articles se situaient exclusivement sur le plan de l'information et traitaient indifféremment des finances, des questions économiques, de l'agriculture. Aucun sujet où il ne se sentît à l'aise. Dans *Le Spectateur militaire*, il publia en 1834 une étude sur les haras et remontes des Etats de la Confédération germanique. Rien n'était omis dans ce consciencieux travail : valeur comparée des chevaux allemands et français, supériorité des méthodes utilisées outre-Rhin pour l'élevage, l'hygiène, les inspections.

Cet article venait en conclusion d'une enquête de trois semaines au pays de Bade, en Wurtemberg et en Bavière, sur laquelle l'historien Henry Castille nous a conté une singulière anecdote : « M. de Persigny voyageait un jour dans le grand-duché de Bade, lorsqu'une calèche, attelée de quatre chevaux, passa près de lui. Un enfant occupait seul l'intérieur de la calèche. En l'apercevant, le cocher du cabriolet dans lequel voyageait M. de Persigny se lève sur son siège, ôte son bonnet et s'écrie avec force : Vive Napoléon !

— Napoléon ?... dit M. de Persigny. Que veux-tu dire ?

— Oui, c'est le fils du roi Jérôme qui vient de passer. On le conduit au collège. »

Un autre biographe de Persigny, son contemporain Delaroa, a repris le récit en lui donnant une suite : « L'exclamation du cocher allemand fut une révélation pour M. de Persigny : Eh quoi ! Il existe donc encore des membres de la famille de l'Empereur !... Si la mémoire de Napoléon est si vénérée parmi ces populations étrangères qui ont subi les ravages de la guerre, elle doit être plus chère encore au cœur des Français.... La tradition napoléonienne n'est pas anéantie ; elle peut être vivifiée par un autre Napoléon ! » Et Delaroa ajoute que dans un élan soudain Persigny s'écria : « Je veux être le Loyola de l'Em-

pire ! » Si l'anecdote n'est pas authentique, au moins peut-on lui reconnaître une vérité symbolique.

\*  
\*\*

Que dire de la situation du bonapartisme à cette époque ? Le monde de la finance et les fonctionnaires sont entièrement acquis au régime monarchique. Dans les milieux aristocratiques, le salon de la belle comtesse Regnaud de Saint-Jean d'Angély réunit, à lui seul, les quelques indéfectibles dévots du grand Empereur. Maréchaux et généraux sont rangés sous la bannière royale. Mais le peuple des villes et des campagnes conserve le souvenir de Napoléon. Artisans et ouvriers, exaltés par les refrains de Béranger, rêvent de l'homme au petit chapeau et à la redingote grise, que maints bourgeois vont applaudir, réincarné par des acteurs à succès, sur les scènes de l'Ambigu, de la Gaîté, de l'Odéon, de l'Opéra-Comique. Les demi-soldes ont légué leur enthousiasme à des milliers de jeunes gens. Le soir à la veillée, sous une lithographie évoquant en couleurs vives Marengo ou Austerlitz, les vieux laboureurs rescapés des campagnes de l'Empire racontent leurs batailles. Un bonapartisme du souvenir, né dès les premières années de la Restauration, s'est installé un peu partout dans le pays. Etat d'esprit sans portée politique apparente. Pas l'ombre d'un parti bonapartiste organisé. Rien qui puisse inquiéter le trône.

Qui pense à une restauration impériale ? Personne ne s'affirme prétendant. Depuis deux ans, le frère duc de Reichstadt repose à Vienne dans la crypte des Capucins. Et les frères de Napoléon ? L'ex-roi d'Espagne, Joseph, héritier légitime de l'Empereur, vit en philosophe, tantôt à Londres, tantôt en Amérique ; la couronne ne semble pas le tenter. Son cadet, Lucien — d'ailleurs exclu du trône — vient de publier un libelle où, après avoir rappelé le présage fameux du proscrit de Sainte-Hélène : « L'Europe sera républicaine ou cosaque <sup>1</sup> », il a exalté l'idée de

1. L'Empereur a dit *peut être* et non *sera*.

république. Le pauvre Louis, ex-roi de Hollande, est paralysé, incurable ; son fils Louis-Napoléon vit exilé en Suisse, à peu près inconnu des Français. Le benjamin, Jérôme, qui régna sur la Westphalie, n'aspire qu'à la tranquillité. Louis-Philippe peut dormir en paix.

\*  
\*\*

A cette époque même, Fialin de Persigny en est venu, lui, à croire à la restauration napoléonienne. De ses longues lectures, de ses méditations, de ses études sur le général Bonaparte, le Premier Consul, l'Empereur, il a tiré une conclusion : hors le régime impérial pas de grandeur, pas de salut pour la patrie.

Journaliste sans fortune, presque seul, il se permet d'affirmer sa foi qui stimulera, pense-t-il, le sentiment instinctif des masses et entraînera d'enthousiastes adhésions.

Fialin a-t-il pris la mesure exacte des obstacles à surmonter ? Son audacieuse jeunesse ne les juge pas infranchissables. Habilement attisée, la braise bonapartiste peut se ranimer et enflammer tout le royaume. A quel Bonaparte sera dévolu le sceptre ? C'est le problème de demain. Pour le moment, Persigny va se consacrer corps et âme à la propagande. Si l'on est en droit de condamner le but qu'il s'est fixé, comment ne pas admirer l'énergie de Fialin ?

D'autres, comme lui à la plume experte, à l'intelligence éveillée, se seraient accommodés de la monarchie de Juillet et sagement résignés à poursuivre dans le journalisme une carrière qui avait bien commencé. C'est la voie que, sans doute, lui eussent conseillée la prudence et aussi le souci de ses intérêts matériels bien compris.

Pour tous les gens raisonnables de l'époque, l'Empire ne pouvait pas revivre. Alors, ne faut-il pas reconnaître à Persigny ou bien un don exceptionnel de clairvoyance, ou bien une totale abnégation ? Peut-être l'un et l'autre d'ailleurs. Des auteurs l'ont représenté comme un aventurier à la fois à courte

vue, sans perspicacité, et avide d'argent et de pouvoir. L'affirmation n'a pas de fondement.

Illuminé ? Si l'on veut. Aventurier ? Oui, si l'on entend par là qu'il portait en lui le goût de l'action, qu'il était prêt à affronter tous les risques d'une entreprise périlleuse, y compris la prison, pour le triomphe hasardeux d'une cause. Mais aventurier, selon nous, désintéressé.

Plus tard, évoquant à Roanne, dans son pays natal, cette période de sa vie, il dira : « Quand j'ai entrepris de servir la grande cause qui a si heureusement triomphé pour le bonheur et la gloire de la France, je ne me suis pas demandé si j'arriverais par là à la fortune ou à la misère, mais si l'idée était bonne pour mon pays, parfaitement résolu, du reste, ou à supporter la pauvreté avec résignation, si elle devait être mon lot, ou à accepter la fortune avec modestie, si elle devait m'arriver un jour. » Il n'est pas de raisons solides qui portent à mettre en doute la sincérité de ces paroles.



Il lui faut une tribune. Il fonde une revue : *L'Occident français*. Le « premier » numéro, qui paraît en 1834, se présente sous la forme d'un fascicule de quatre-vingts pages « grand in-8°, format de la belle édition compacte du *Mémorial de Sainte-Hélène* », avec une couverture bleu myosotis. Imprimeur : Paul Dupont, 55, rue de Grenelle-Saint-Honoré. La revue, qui devait paraître « du 15 au 20 de chaque mois » au prix de vingt-cinq francs pour six livraisons, est publiée « par une société d'hommes d'Etat et de militaires ». En fait Persigny en assure seul la rédaction.

En épigraphe sont épinglées ces deux déclarations du Maître : « Il n'y a que deux peuples, les Orientaux et les Occidentaux » et : « J'ai dessouillé la Révolution, ennobli les peuples et raffermi les rois. »

Puis une préface surprenante, avec des phrases telles que celles-ci : « Il semble que la grande voix

partie autrefois des régions orientales pour annoncer la venue d'un Messie proclamé à cette heure en Occident la vaste synthèse politique vers laquelle nous avançons chaque jour davantage. A nous donc l'Idée napoléonienne suppliciée et mise à mort au rocher de Sainte-Hélène. En cette impériale idée résident la tradition tant cherchée du dix-huitième siècle, la vraie loi sociale du monde moderne et tout le symbole des nationalités occidentales.... Napoléon a donné sa loi au milieu des éclairs et du tonnerre des batailles ; puis il l'a confessée jusqu'à sa dernière heure à la face de ses bourreaux... Le temps est venu d'annoncer par toute la terre européenne cet évangile impérial qui n'a point encore eu d'apostolat.... L'Empereur, tout l'Empereur ! Que les peuples infidèles qui l'ont laissé mourir écoutent maintenant sa loi, leur salut est à ce prix. »

On s'étonne aujourd'hui de ces conceptions baroques et messianiques. Elles florissaient en cette ère de romantisme où allait surgir une nouvelle religion dont Napoléon était le dieu. Balzac, en 1833, dans *Le Médecin de Campagne*, fait ainsi parler le vieux grognard Goguelat : « Il [Napoléon] se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Évangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit, que les sentinelles le voyaient toujours aller et venir, et ne dormait ni ne mangeait. Un homme aurait-il pu faire cela ? Non. Dieu l'aidait, c'est sûr. » Quelques années plus tard, Mickiewicz distribuait au Collège de France des lithographies représentant, symbole de la douleur européenne, un génie qui montrait d'un côté Jésus-Christ, de l'autre Napoléon. Et le grand poète polonais s'écriait : « Il n'est pas seulement vôtre, Français, il est Italien, il est Polonais, il est Russe, il est l'homme du globe, il est l'homme complet. »

Si la préface de *L'Occident français* ne révèle qu'un rêveur exalté et naïf, les soixante-dix autres pages ne décèlent pas davantage le futur homme d'État. Les idées personnelles y sont peu nombreuses. En revanche, cent emprunts, parfois à peine démarqués,

aux chroniqueurs de Longwood, à Las Cases en particulier. Pour doctrine, celle, fidèlement transcrite, qu'a conçue dans les méditations de l'exil le prisonnier d'Hudson Lowe. L'Empereur qu'évoque Fialin, c'est celui dont Napoléon sur son rocher a sculpté lui-même les traits, fixant ainsi l'image qu'il entendait laisser à la postérité. Un Napoléon pacifiste, démocrate, européen, émancipateur des peuples, grand serviteur des principes de 1789. Tel qu'il est, *L'Occident français* vaut une analyse, car il expose nombre de conceptions auxquelles Persigny demeurera attaché.

L'Empereur n'était pas animé par un pur esprit de conquête. « C'est notre civilisation française avec ses glorieux progrès de 1789 qu'il entreprit d'implanter dans l'Europe entière. »

Ne cherchons pas d'autre raison à la lutte acharnée que menèrent contre lui les souverains coalisés. « Vaincues et criant merci sur les champs de bataille, les oligarchies songeaient toujours à recommencer le combat. Elles étaient les irréconciliables adversaires de l'égalité individuelle et du progrès social, de l'Empire. L'aptitude de chacun, en France, à tous les emplois, à toutes les distinctions ; les illustrations nouvelles qui allaient s'asseoir à côté des illustrations anciennes : voilà les conquêtes les plus radicalement antipathiques à l'oligarchie autrichienne, à toutes les oligarchies féodales et immobiles du continent. »

Etendard des idées libérales, Napoléon avait voulu aussi être le champion du principe des nationalités. « Une des grandes vues de la politique impériale a été l'agglomération des mêmes peuples géographiques qu'avaient dissous et morcelés des révolutions diverses. Français, Espagnols, Italiens, Allemands, Napoléon voulait d'abord faire de chacun de ces peuples un seul et même corps de nation. Dans cet état de choses, on eût trouvé des chances d'amener partout l'unité des principes, des sentiments, des vues et des intérêts. C'était préparer l'union de tous les éléments européens. »

Voilà le grand mot lâché ! « Napoléon n'a entendu conquérir que la paix ; mais sa paix c'est le gouvernement du monde européen... Il fallait que de l'Escurial au Kremlin tout allât concourir à l'unité napoléonienne... Si l'Europe éprouve à l'heure qu'il est un sentiment commun, c'est le regret qu'une telle ambition n'ait pas été satisfaite. »

Pour accomplir les destinées du continent, Napoléon pensait que « l'important était d'abord de convaincre ou de maîtriser les rois... sans s'inquiéter beaucoup des mécontents passagers qu'il ferait dans le peuple, car les résultats les lui ramèneraient » ; c'est par lui, en effet, que « le peuple voit ses fils, ses frères, indistinctement avancés, décorés, enrichis ; c'est par lui qu'il voit ses bras facilement et toujours employés, ses sueurs accompagnées de jouissances ».

Persigny passe en revue l'œuvre accomplie par Napoléon sur le plan civil :

Religion.... Le Concordat, « véritable conquête à l'intérieur, qui ramène la plus grande partie des familles jusque-là irréconciliables avec la Révolution ». L'Empereur aurait désiré que « l'on joignît à l'enseignement de la théologie les éléments de la médecine et du droit ; par là, le dogme et la controverse, qui ne sont que le champ de bataille du fanatisme et de la sottise, deviendraient plus rares dans la chaire ».

Instruction publique.... « L'Université telle que l'avait conçue l'Empereur était le chef-d'œuvre des plus hautes combinaisons ; elle aurait produit d'immenses résultats nationaux et européens. »

Gouvernement.... « Toutes les célébrités démocratiques réunies dans les conseils de Napoléon... Il gouvernait dans sa conscience de réformateur et dédaignait souverainement le charlatanisme et le bavardage... Les préfets étaient des empereurs au petit pied, filaments issus de l'autorité suprême. »

Commerce, industrie.... « Napoléon a extirpé la lèpre des traitants et des fournisseurs qui gangrenait la tête de la société avant le Consulat. Les faiseurs

d'affaires étaient alors une véritable puissance. L'or avait tout corrompu.... Ce parti de trafiquants n'a jamais pardonné à Napoléon l'inquisition sévère qu'il faisait exercer sur leurs comptes.»

Une hiérarchie est proposée : « *L'Agriculture*, l'âme, la base de l'Etat. *L'Industrie*, l'aisance, le développement de la population. Le *Commerce*, le bon emploi et la juste répartition des produits agricoles et manufacturés.... Aujourd'hui que l'agriculture et l'industrie ont été conduites en un cul-de-sac, le haut commerce s'enrichit des communes dépouilles.... On a pu voir (depuis la chute de l'Empire) les fortunes grandir jusqu'au scandale dans le haut négoce et les banques, tandis que les faillites se multipliaient dans l'industrie....

« Napoléon a succombé parce qu'après tout l'Empereur n'était pas un dieu.... L'Empire que nous avons connu est mort. Il faut constituer un empire nouveau qui résume et active les forces de l'Europe militaire à l'accomplissement de l'idée napoléonienne. Cet empire est possible, il est même prochain.... La France impériale a donné ses lois, ses mœurs, ses codes à l'Europe conquise ; et l'Europe, un instant égarée, est venue les reprendre après la paix.... Le flambeau de la civilisation française a illuminé tout ce qui respire de Cadix à Saint-Pétersbourg ; la France est devenue le lien fédéral de l'association des peuples sur le continent.... Y a-t-il à l'heure qu'il est un seul homme de quelque valeur qui se préoccupe des formes parlementaires vieilles avant le temps ?... Si les rois aident les peuples à réaliser l'égalité humaine sur la terre d'Europe, leur place est marquée dans l'avenir napoléonien.»

Et voici la conclusion, bien digne d'un jeune homme impétueux : « Napoléon est une tradition plus féconde que tous les conciles parlementaires et toutes les écritures constitutionnelles. En 1815 il demandait vingt ans et deux millions d'hommes pour refaire le grand Empire détruit par l'invasion. Aujourd'hui il suffirait de deux ans et de nos quatre cent mille hommes au pied de paix.»

Toutes les idées exposées dans cette brochure, Persigny, devenu, après le coup d'Etat, ministre, ambassadeur, n'aura pas à les désavouer, mises à part les vues trop ambitieuses sur l'organisation de l'Europe et celles qui concernent l'Angleterre : « Pour la Grande-Bretagne, le commerce extérieur légitime toutes les violations de la justice, tous les attentats contre l'humanité.... Si la France n'a pas été rayée en 1815 de la carte de l'Europe, ce n'est pas la faute de l'Angleterre ; elle y a fait ce qu'elle a pu.... Ni paix, ni trêve avec l'Angleterre industrielle : en d'autres termes, point de libre concurrence, prohibition absolue contre le négoce britannique ! Mise au ban des nations, que la Grande-Bretagne subisse sa destinée ! » Dix-sept ans plus tard, Persigny allait devenir l'ardent protagoniste de l'amitié franco-britannique et de la liberté des échanges.

\*  
\*\*

*L'Occident français* ne parut qu'une fois.

Quand il eut pris connaissance du fascicule, le roi Joseph manifesta le désir d'en rencontrer l'auteur. Sur son invitation, Persigny gagna Denham Place, près de Londres, où habitait alors le souverain exilé. A son arrivée, il rédigea un long mémoire sur les moyens à mettre en œuvre pour constituer un parti bonapartiste, pour organiser puis développer la propagande. Ce document intéressa le roi qui, après en avoir discuté avec son visiteur, se laissa convaincre. Un plan d'action fut arrêté. Joseph promit son concours moral et financier. Mais, peu de jours après, le frère de l'Empereur se ravisa. Réflexion faite, la cause lui paraissait à peu près désespérée ; à quoi bon s'engager dans aussi téméraire entreprise ! Le 23 avril 1835, Fialin écrivait au secrétaire du roi détrôné : « Cela me paraît un grand malheur ; mais, quelque grand qu'il soit, il ne m'a pas arraché une seule larme, quoique mes vingt-six ans m'aient laissé la fibre trop délicate, fâcheuse disposition dont j'espère bien me corriger. »

Fialin, a-t-on avancé, s'adressa également à Jérôme qui, n'étant pas d'humeur aventureuse, aurait fait la sourde oreille. L'accueil ne fut pas plus chaud chez la plupart des bonapartistes qu'il rencontra. Pour eux, folle gageure que sa croisade !

Les hommes chevronnés ont tendance à regarder comme des gamins brouillons les jeunes militants qui se permettent d'avoir des idées personnelles en matière de doctrine, de tactique ou de propagande. Or Fialin poussait l'outrecuidance jusqu'à « n'humilier ses idées devant personne ». Il ne se présentait pas en quémendeur : « Je ne suis pas membre du parti bonapartiste, aurait-il écrit. Je suis de la religion napoléonienne.... Si je me dévoue aux Princes N., c'est en vertu de ma foi. Ils portent en eux un principe dont ils ne sont pas maîtres, qui aura ses conséquences inévitables.... Je me sentais assez fort pour faire accepter mes idées et, une fois ce résultat obtenu, obéir aveuglément au chef désigné.... Je ne suis le disciple de personne. »

Ce chef que, sans le connaître, il était prêt à servir aveuglément, où le trouver ? Deux hommes engagèrent Fialin à faire une visite au fils de l'ancien roi de Hollande, le prince Louis-Napoléon, héritier de la dynastie depuis la mort de son frère aîné Napoléon-Louis, survenue en mars 1831, et celle du duc de Reichstadt (juillet 1832), et qui vivait en Suisse, à Arenenberg. Deux hommes fort dissemblables ; l'un, le baron Piat, ancien général de Napoléon, n'avait jamais abandonné la bannière bonapartiste ; l'autre, le poète Belmontet, moins fidèle, était devenu le fondé de pouvoirs, à Paris, de la reine Hortense, après avoir collaboré à *La Tribune*, organe républicain.

En juillet 1835, la décision de Persigny est prise, il part pour Constance.

## CHAPITRE II

### QUAND ON CONSPIRE... (1835 - 1837)

**L**E CHATEAU d'Arenenberg est planté sur un éperon émergeant d'une chaîne de collines boisées qui domine la partie méridionale du lac de Constance. Du lac, on y accédait par une allée sablée circulant entre des bosquets de rosiers, des groupes de bouleaux, des tapis de gazon. Site pittoresque, charmant en été, triste et froid dès l'automne. La vue s'étend à l'infini. De l'autre côté du Rhin qui court vers Schaffouse, on aperçoit des « bois sombres, restes de la Forêt Noire, quelques oiseaux blancs voltigeant sous un ciel gris et poussés par un vent glacial ».

Quand il devint, en 1817, la propriété de la reine Hortense, duchesse de Saint-Leu, ce château crénelé, flanqué d'une tour et d'un mur d'enceinte, se fondait sans dissonance dans le décor romantique. La fille de Joséphine aimait les lignes simples ; elle fit raser les vestiges visibles d'un passé trop ancien et habiller simplement les vieilles pierres de peinture blanche. Pas d'autre ornement qu'un balcon soutenu par les colonnettes du perron.

Là, Hortense, revenue des passions qui avaient traversé sa jeunesse, a reporté les élans de son cœur, jadis faible et changeant, sur le seul fils qui lui reste, Louis-Napoléon, promis, pense-t-elle, au plus éclatant avenir. A son automne, l'épouse inconstante est devenue une mère modèle. Quelques fidèles l'entourent d'affectueuse sollicitude. Une colonie française faite de survivants de l'Empire s'est installée dans les villages des environs. L'ancien chef de bataillon Parquin, marié à Mlle Cochelet, lectrice de la reine, a

même fondé près de là une luxueuse pension de famille.

Pour tromper la tristesse de l'exil qui, plus d'un soir, pèse sur Arenenberg, tout ce monde se groupe dans le salon d'Hortense. Là, on évoque les souvenirs du temps de la splendeur impériale, mais aussi l'on danse, dessine, joue de la musique, improvise des comédies.

En été, quelques visiteurs. Parfois pèlerins illustres arrivant de France : Chateaubriand, Juliette Récamier, Alexandre Dumas. Parfois étrangers : Polonais, Italiens, venus pour parler de leur patrie opprimée et de l'Europe de demain. La duchesse de Dino parut aussi à Arenenberg pour pouvoir renseigner Talleyrand. Voici ce qu'elle dit du prince Louis : « Il n'est pas plus dangereux pour la monarchie de Juillet qu'un élève de l'École polytechnique, bon mathématicien, bon écuyer, mais timide et silencieux comme une demoiselle bien élevée. »

C'est dans ce milieu que s'était écoulée en grande partie la jeunesse du futur Napoléon III. L'un de ses précepteurs, Lebas, fils du conventionnel ami de Robespierre et petit-fils du menuisier Duplay chez qui logea l'Incorruptible, lui avait inoculé le virus démocratique, tandis qu'Hortense éveillait et entretenait en lui le culte des Aigles. Rêveur, taciturne, Louis-Napoléon, quand il devint, après la mort du Roi de Rome, le chef de la famille impériale, se dit que la fortune pourrait bien le ramener aux Tuileries où, enfant, il avait grimpé sur les genoux du grand Empereur. Il étudia la vie de Napoléon I<sup>er</sup>, apprit par cœur des passages du *Mémorial de Sainte-Hélène*. L'art de gouverner était devenu le sujet majeur de ses méditations.

En 1832, dans une brochure intitulée *Rêveries politiques*, il formula pour la première fois ce qui lui paraissait la donnée générale de la théorie napoléonienne : « ... Si un jour les peuples sont libres, c'est à Napoléon qu'ils le devront. Il habitua le peuple à la vertu, seule base d'une république. Ne lui reprochez pas sa dictature : elle nous menait à la liberté comme

le soc de fer qui creuse les sillons prépare à la fertilité de la campagne.... » A cent cinquante lieues de distance, Louis-Napoléon et Fialin étaient d'accord.



L'arrivée à Arenenberg de l'ancien maréchal des logis de hussards fut pour le prince proscrit comme l'apparition d'un envoyé providentiel. Même âge, exactement. Même penchant pour la rêverie. Même croyance en cette singulière doctrine qui faisait de l'Empire l'heureux achèvement de la Révolution française. Peut-être plus de foi et d'enthousiasme chez Persigny ? Raison supplémentaire pour s'attacher ce compagnon qui, aux heures de doute et d'hésitation, saurait triompher de la nonchalance si fréquente chez les Beauharnais.

Louis-Napoléon logeait dans une bâtisse badigeonnée de jaune ayant jadis appartenu aux communs et qu'Hortense avait fait transformer. Persigny s'y recueillit avec une ferveur religieuse devant des portraits et des reliques du Maître : uniformes, chapeaux, épées, cartes, tabatières.

Tout de suite la duchesse de Saint-Leu avait aimé chez Fialin sa confiance dans l'avenir et la franchise que traduisaient ses propos. Sa tendresse maternelle s'inquiétait cependant quelque peu devant l'audacieuse intrépidité de ce garçon bien capable d'entraîner dans de folles aventures ce Louis qu'elle adorait et qui, quatre ans plus tôt, avait risqué sa vie, en combattant près de Bologne pour l'indépendance italienne.

Quels personnages Fialin rencontra-t-il à Arenenberg soit à son arrivée, soit lors de ses séjours ultérieurs ? Parquin, ancien demi-solde très exalté ; pour ne point enfreindre les interdictions helvétiques, il dissimulait sa grande tenue sous un manteau à pélerine en venant au château. Vieillard, ancien capitaine d'artillerie de la Grande Armée, athée, qui, comme beaucoup d'hommes de sa génération, joignait de solides principes républicains à une indéfectible

dévotion pour la mémoire de Napoléon. Cottereau, dont Chateaubriand a tracé ce portrait : « Beau grand jeune peintre, à moustaches, à chapeau de paille, à blouse, au col de chemise rabattu, au costume bizarre, aux manières sans façon » ; Louis-Napoléon lui reprochait de prendre à l'égard de la reine des libertés dont il suspectait parfois l'innocence. Le docteur Conneau, franc-maçon avoué, ancien médecin du roi de Hollande. Mme Salvage, taillée à coups de serpe, la gracieuse Valérie Masuyer, dames d'honneur d'Hortense, et Mme Parquin composaient l'élément féminin de cette petite cour. Cercle disparate qu'unissait un même attachement au Prince et à sa mère.

Citons aussi Arèse, gentilhomme milanais qu'Hortense et son fils avaient connu à Rome en 1826. Conspirateur né, carbonaro dont la vie avait été riche de péripéties dangereuses, il disait de Fialin qui l'enthousiasmait : « Pourquoi n'est-il pas de mon pays ? Il pense en Italien. »

La grande-duchesse Stéphanie de Bade, une Beauharnais, venait fréquemment, presque en voisine, chez sa cousine Hortense, comme elle fille adoptive de Napoléon I<sup>er</sup> ; elle voua au jeune visiteur une amitié qui ne devait jamais se démentir.

Aussi bien Persigny semble-t-il avoir conquis la sympathie de tous les hôtes du château. A ces gens, d'un bonapartisme profond mais somnolent, il s'imposa par sa volonté et sa foi. Quant à Louis-Napoléon, il avait enfin devant lui un homme pour qui l'idée napoléonienne devait non pas rester une abstraction, mais se traduire par l'instauration à Paris d'un régime où s'épauleraient mutuellement césarisme pur et démocratie selon l'évangile de Sainte-Hélène. Cet homme animé d'une furieuse fringale d'action, voilà le compagnon qu'il attendait. Pour le meilleur et pour le pire, ils allaient lier leur destin.

Persigny exultait. Il ne serait plus désormais le solitaire chevalier d'une dynastie désincarnée. Comme il se félicitait de ne pas s'être laissé désarçonner un an plus tôt par l'indifférence du roi Joseph et les railleries sceptiques et dédaigneuses du clan bona-

## CHAPITRE VIII

LA SECONDE AMBASSADE A LONDRES (1859-1860) .....	197
--	-----

## CHAPITRE IX

LE SECOND MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR (1860-1863) .....	227
--	-----

## CHAPITRE X

EN DISGRACE. — LA FIN (1863-1872) .....	275
---	-----

CONCLUSION .....	313
------------------	-----

SOURCES .....	315
---------------	-----



LIBRAIRIE HACHETTE  
Paris - N° 6184  
Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trim. 1957

Imprimé  
en France

Imprimerie CRÉTÉ  
Paris, Corbell - Essonne  
N° 9508-I-10-1957

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

